

LE PORTRAIT DE J. J.
Rousseau, *Rousseau juge de Jean-Jacques*, deuxième dialogue

J. J. n'est assurément pas un bel homme. Il est petit et s'apetisse encore en baissant la tête. Il a la vue courte, de petits yeux enfoncés, des dents horribles, ses traits, altérés par l'âge n'ont rien de fort régulier : mais tout dément en lui l'idée que vous m'en aviez donnée ; ni le regard, ni le son de voix, ni l'accent, ni le maintien ne sont du monstre que vous m'avez peint.

LE FRANÇOIS.

Bon ! n'allez-vous pas le dépouiller de ses traits comme de ses livres ?

ROUSSEAU.

Mais, tout cela va très bien ensemble et me paroîtroit assez appartenir au même homme. Je lui trouve aujourd'hui les traits du Mentor d'Emile. Peut-être dans sa jeunesse lui aurois-je trouvé ceux de St. Preux. Enfin je pense que si sous sa physionomie la nature a caché l'ame d'un scélérat, elle ne pouvoit en effet la mieux cacher.

LE FRANÇOIS.

J'entends ; vous voilà livré en sa faveur au même préjugé contre lequel vous vous étiez si bien armé s'il lui eut été contraire.

ROUSSEAU.

Non. Le seul préjugé auquel je me livre ici, parce qu'il me paroît raisonnable, est bien moins pour lui que contre ses bruyans protecteurs. Ils ont eux-mêmes fait faire ces portraits avec beaucoup de dépense et de soin ; ils les ont annoncés avec pompe dans les journaux, dans les gazettes, il les ont prônés par tout. Mais s'ils n'en peignent pas mieux l'original au moral qu'au physique, on le connoitra sûrement fort mal d'après eux. Voici un quatrain que J. J. mit au dessous d'un de ces portraits

Hommes savans dans l'art de feindre
Qui me prêtez des traits si doux,
Vous aurez beau vouloir me peindre,
Vous ne peindrez jamais que vous.

LE FRANÇOIS.

Il faut que ce quatrain soit tout nouveau ; car il est assez joli, et je n'en avois point entendu parler.

ROUSSEAU.

Il y a plus de six ans qu'il est fait ; l'Auteur l'a donné ou récité à plus de cinquante personnes, qui toutes lui en ont très fidèlement gardé le secret, qu'il ne leur demandoit pas, et je ne crois pas que vous vous attendiez à trouver ce quatrain dans *le Mercure*. J'ai cru voir dans toute cette histoire de portraits des singularités qui m'ont porté à la suivre, et j'y ai trouvé, surtout pour celui d'Angleterre, des circonstances bien extraordinaires. David Hume, étroitement lié à Paris avec vos Messieurs sans oublier les Dames, devient, on ne sait comment, le patron, le zélé protecteur, le bienfaiteur à toute outrance de J. J. et fait tant, de concert avec eux, qu'il parvient enfin, malgré toute la repugnance de celui-ci, à l'emmener en Angleterre. Là, le premier et le plus important de ses soins est de faire faire par Ramsay son ami particulier le portrait de son ami public J. J. Il desiroit ce portrait aussi ardemment qu'un amant bien épris désire celui de sa maitresse. A force d'importunités il arrache le consentement de J. J. . On lui fait mettre un bonnet bien noir, un vetement bien brun, on le place dans un lieu bien sombre, et là, pour le peindre assis on le fait tenir debout, courbé, appuyé d'une de ses mains sur une table bien basse, dans une attitude où ses muscles fortement tendus altèrent les traits de son visage. De toutes ces précautions devoit resulter un portrait très peu flaté quand il eut été fidelle. Vous avez vu ce terrible portrait ; vous jugerez de la ressemblance si jamais vous voyez l'original. Pendant le séjour de J. J. en Angleterre, ce portrait y a été gravé, publié, vendu par tout sans qu'il lui ait été possible de voir cette gravure. Il revient en France et il y apprend que son portrait d'Angleterre est annoncé, célébré, vanté comme un chef d'œuvre de peinture, de gravure et surtout de ressemblance. Il parvient enfin, non sans peine, à le voir : il frémit, et dit ce qu'il en pense. Tout le monde se moque de lui : tout le détail qu'il fait paroît la chose la plus naturelle, et loin d'y voir rien qui puisse faire suspecter la droiture du généreux David Hume, on n'apperçoit que les soins de l'amitié la plus tendre dans ceux qu'il a pris pour donner à son ami J. J. la figure d'un Cyclope affreux. Pensez-vous comme le public à cet égard ?

LE FRANÇOIS.

Le moyen, sur un pareil exposé ! J'avoue au contraire que ce fait seul bien avéré me paroitroit déceler bien des choses ; mais qui m'assurera qu'il est vrai ?

ROUSSEAU.

La figure du portrait. Sur la question présente cette figure ne mentira pas.

LE FRANÇOIS.

Mais ne donnez-vous point aussi trop d'importance à des bagatelles ? Qu'un portrait soit difforme ou peu ressemblant, c'est la chose du monde la moins extraordinaire. Tous les jours on grave, on contrefait, on défigure les hommes célèbres, sans que de ces grossieres gravures on tire aucune consequence pareille à la vôtre.

ROUSSEAU.

J'en conviens : mais ces copies défigurées sont l'ouvrage de mauvais ouvriers avides, et non les productions d'Artistes distingués, ni les fruits du zèle et de l'amitié. On ne les prône pas avec bruit dans toute l'Europe, on ne les annonce pas dans les papiers publics, on ne les étale pas dans les appartemens, ornés de glaces et de cadres ; on les laisse pourrir sur les quais, ou parer les chambres des cabarets et les boutiques des barbiers.

Je ne prétends pas vous donner pour des réalités toutes les idées inquiétantes que fournit à J. J. l'obscurité profonde dont on s'applique à l'entourer. Les mystères qu'on lui fait de tout ont un aspect si noir qu'il n'est pas surprenant qu'ils affectent de la même teinte son imagination effarouchée. Mais parmi les idées outrées et fantastiques que cela peut lui donner, il en est qui, vû la manière extraordinaire dont on procède avec lui, méritent un examen sérieux avant d'être rejetées. Il croit, par exemple, que tous les desastres de sa destinée depuis sa funeste célébrité sont les fruits d'un complot formé de longue main dans un grand secret entre peu de personnes, qui ont trouvé le moyen d'y faire entrer successivement toutes celles dont ils avoient besoin pour son exécution ; les Grands, les Auteurs, les médecins (cela n'étoit pas difficile), tous les hommes puissans, toutes les femmes galantes, tous les corps accrédités, tous ceux qui disposent de l'administration, tous ceux qui gouvernent les opinions publiques. Il prétend que tous les événemens relatifs à lui qui paroissent accidentels et fortuits ne sont que de successifs developpemens concertés d'avance et tellement ordonnés que tout ce qui lui doit arriver dans la suite a déjà sa place dans le tableau, et ne doit avoir son effet qu'au moment marqué. Tout cela se rapporte assez à ce que vous m'avez dit. vous-même et à ce que j'ai cru voir sous des noms différens. Selon vous c'est un système de bienfaisance envers un scélérat ; selon lui c'est un complot d'imposture contre un innocent ; selon moi, c'est une ligue dont je ne détermine pas l'objet, mais dont vous ne pouvez nier l'existence puisque vous-même y êtes entré.

Il pense que du moment qu'on entreprit l'œuvre complete de sa diffamation, pour faciliter le succès de cette entreprise alors difficile, on résolut de la graduer, de commencer par le rendre odieux et noir, et de finir par le rendre abject, ridicule et méprisable. Vos Messieurs, qui n'oublient rien, n'oublieront pas sa figure, et après l'avoir éloigné de Paris, travaillèrent à lui en donner une aux yeux du public, conforme au caractère dont ils vouloient le gratifier. Il fallut d'abord faire disparaître la gravure qui avoit été faite sur le portrait fait par La Tour. Cela fut bientôt fait. Après son départ pour l'Angleterre, sur un modele qu'on avoit fait faire par Le Moine, on fit faire une gravure telle qu'on la desiroit ; mais la figure en étoit hideuse à tel point que pour ne pas se découvrir trop ou trop tôt, on fut contraint de supprimer la gravure. On fit faire à Londres par les bons offices de l'ami Hume le portrait dont je viens de parler, et n'épargnant aucun soin de l'art pour en faire valoir la gravure, on la rendit moins difforme que la précédente, mais plus terrible et plus noire mille fois. Ce portrait a fait longtems à l'aide de vos Messieurs l'admiration de Paris et de Londres, jusqu'à ce qu'ayant gagné pleinement le premier point et rendu aux yeux du public l'original aussi noir que la gravure, on en vint au second article, et, dégradant habilement cet affreux coloris, de l'homme terrible et vigoureux qu'on avoit d'abord peint on fit peu à peu un petit fourbe, un petit menteur, un petit escroc, un coureur de tavernes et de mauvais lieux. C'est alors que parut le portrait grimacier de Fiquet qu'on avoit tenu longtems en réserve jusqu'à ce que le moment de le publier fut venu, afin que la mine basse et risible de la figure répondit à l'idée qu'on vouloit donner de l'original. C'est encore alors

que parut un petit médaillon en plâtre sur le costume de la gravure angloise, mais dont on avoit eu soin de changer l'air terrible et fier en un souris traitre et sardonique comme celui de Panurge achetant les moutons de Dindenaut, ou comme celui des gens qui rencontrent J. J. dans les rues ; et il est certain que depuis lors vos Messieurs se sont moins attachés à faire de lui un objet d'horreur qu'un objet de dérision ; ce qui toutefois ne paroît pas aller à la fin qu'ils disent avoir de mettre tout le monde en garde contre lui : car on se tient en garde contre les gens qu'on redoute, mais non pas contre ceux qu'on méprise.

Voilà l'idée que l'histoire de ces différens portraits a fait naître à J. J. : mais toutes ces graduations préparées de si loin ont bien l'air d'être des conjectures chimériques, fruits assez naturels d'une imagination frappée par tant de mystères et de malheurs. Sans donc adopter ni rejeter à present ces idées, laissons tous ces étranges portraits, et revenons à l'original.

J'avois percé jusqu'à lui, mais que de difficultés me restoient à vaincre dans la manière dont je me proposois de l'examiner ! Après avoir étudié l'homme toute ma vie j'avois cru connoître les hommes ; je m'étois trompé. Je ne parvins jamais à en connoître un seul ; non qu'en effet ils soient difficiles à connoître ; mais je m'y prenois mal, et toujours interprétant d'après mon cœur ce que je voyois faire aux autres, je leur prêtois les motifs qui m'auroient fait agir à leur place, et je m'abusois toujours. Donnant trop d'attention à leurs discours et pas assez à leurs œuvres, je les écoutois parler plus tot que je ne les regardois agir ; ce qui, dans ce siècle de philosophie et de beaux discours me les faisoit prendre pour autant de sages et juger de leurs vertus par leurs sentences. Que si quelquefois leurs actions attiroient mes regards, c'étoient celles qu'ils destinoient à cette fin, lorsqu'ils montoient sur le théâtre pour y faire une œuvre d'éclat qui s'y fit admirer ; sans songer dans ma bêtise que souvent ils mettoient en avant cette œuvre brillante pour masquer dans le cours de leur vie un tissu de bassesses et d'iniquités. Je voyois presque tous ceux qui se piquent de finesse et de pénétration s'abuser en sens contraire par le même principe de juger du cœur d'autrui par le sien. Je les voyois saisir avidement en l'air un trait, un geste, un mot inconsideré, et l'interprétant à leur mode s'applaudir de leur sagacité en prêtant à chaque mouvement fortuit d'un homme un sens subtil qui n'existoit souvent que dans leur esprit. Eh quel est l'homme d'esprit qui ne dit jamais de sotise ? Quel est l'honnête homme auquel il n'échappe jamais un propos répréhensible que son cœur n'a point dicté ? Si l'on tenoit un registre exact de toutes les fautes que l'homme le plus parfait a commises, et qu'on supprimât soigneusement tout le reste, quelle opinion donneroit-on de cet homme-là ? Que dis-je, les fautes ! Non, les actions les plus innocentes, les gestes les plus indifferens, les discours les plus sensés, tout dans un observateur qui se passionne, augmente et nourrit le préjugé dans lequel il se complait ; quand il détache chaque mot ou chaque fait de sa place, pour le mettre dans le jour qui lui convient.

Je voulois m'y prendre autrement pour étudier à part moi un homme si cruellement, si legerement, si universellement jugé. Sans m'arrêter à de vains discours qui peuvent tromper, ou à des signes passagers plus incertains encore, mais si comodes à la légéreté et à la malignité, je résolus de l'étudier par ses inclinations, ses mœurs, ses goûts, ses penchans, ses habitudes, de suivre les détails de sa vie, le cours de son humeur, la pente de ses affections, de le voir agir en l'entendant parler, de le pénétrer s'il étoit possible en dedans de lui-même, en un mot, de l'observer moins par des signes équivoques et rapides que par sa constante manière d'être ; seule règle infaillible de bien juger du caractère d'un homme et

des passions qu'il peut cacher au fond de son cœur. Mon embarras étoit d'écarter les obstacles que, prévenu par vous, je prevois dans l'exécution de ce projet.